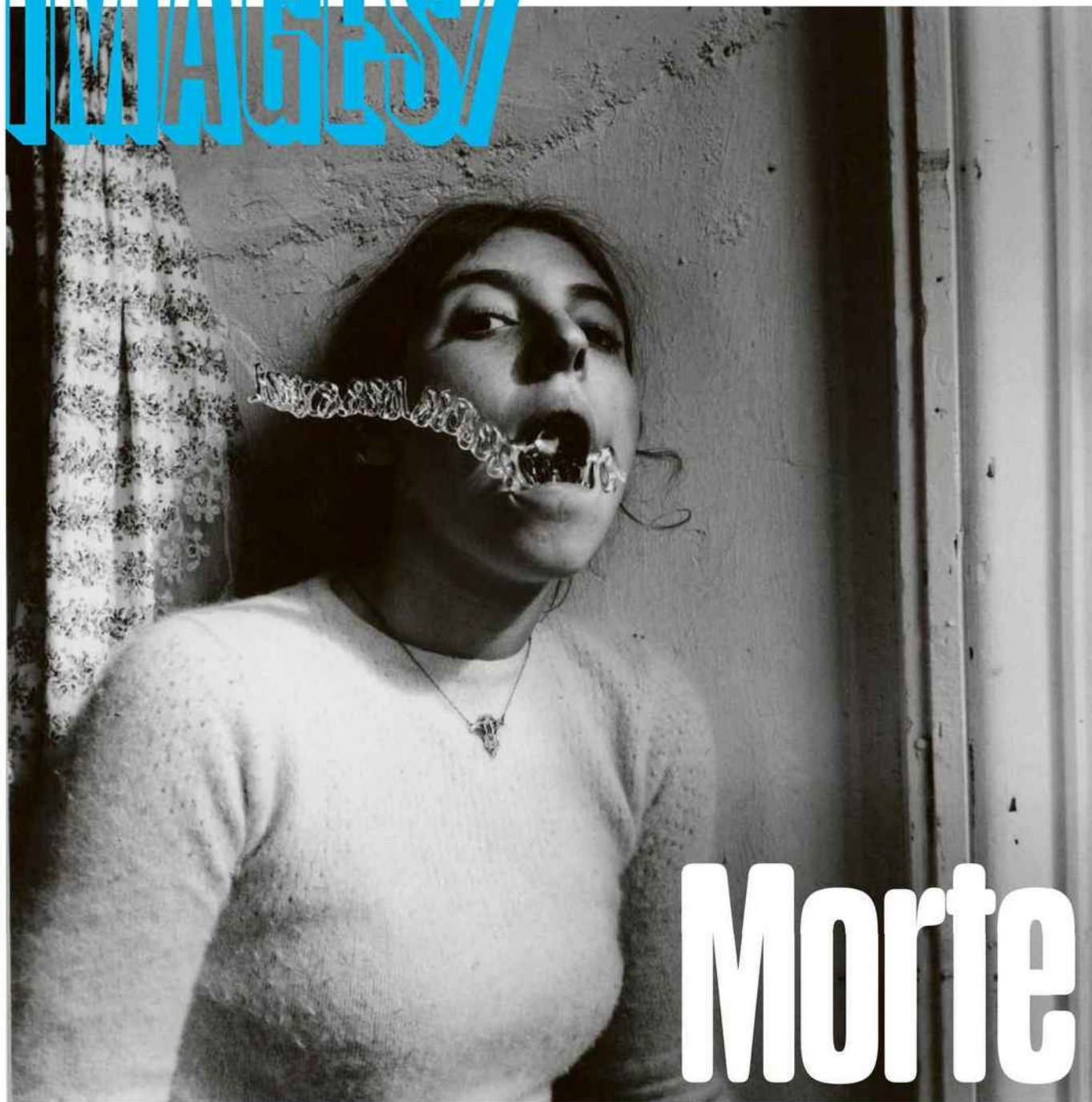




IMAGES/

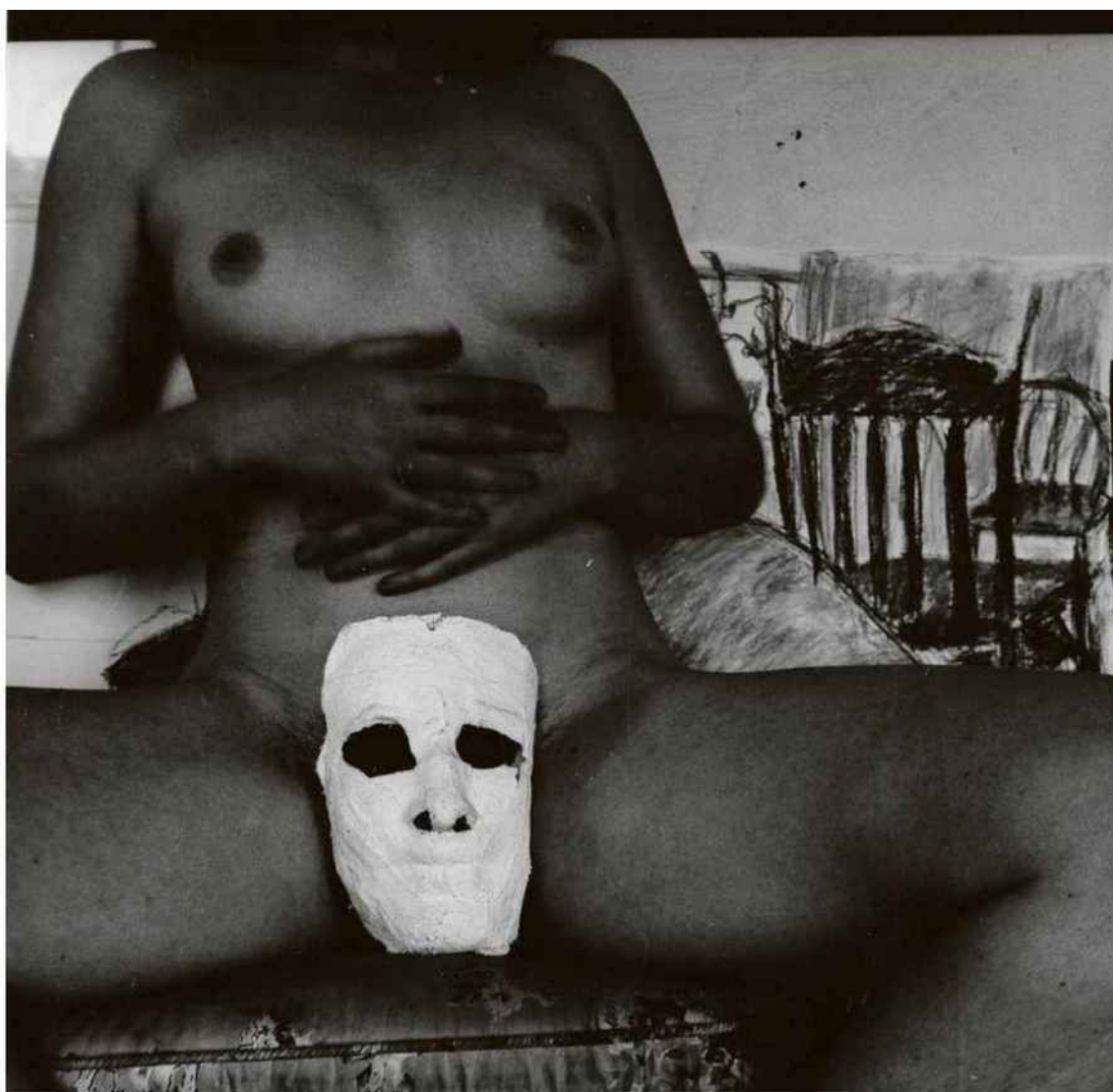
Page 32 : Série / «Preacher», fade trip
Page 33 : BD / «RG» versus Hergé
Page 30 : Plein cadre / «Star Trek», galaxie seventies



Self-portrait talking to Vince, Providence, Rhode Island, 1997. PHOTO COURTESY GEORGE AND BETTY WOODMAN

Francesca Woodman

Morte vivante



Face, Providence, Rhode Island, 1976. PHOTO COURTESY GEORGE AND BETTY WOODMAN

Sous le sceau de l'ange

PHOTO

A la Fondation Henri-Cartier-Bresson, l'exposition consacrée à l'artiste américaine, suicidée à 22 ans, est l'occasion de revenir sur la construction de son succès, le mythe qui l'entoure et sa place singulière dans la photographie.



Par
CLÉMENTINE MERCIER

Peut-on ressusciter Francesca Woodman? La tâche paraît ardue, à moins d'être Victor Frankenstein. Peut-on susciter, alors, chez cette photographe américaine devenue culte, suicidée en 1981 à l'âge de 22 ans, un peu de sang, de chair et de rose aux joues? Tant de pages ont été écrites sur elle, tant de photos – souvent les mêmes – ont circulé, aimantées aux frigidaires comme des reliquaires. Les expositions, elles, sont plus rares, et celle, en ce moment à la Fondation Henri-Cartier-Bresson est l'occasion de renouer avec le mythe. Après Stockholm et Amsterdam, la tournée d'*On Being an Angel*, conçue et organisée par Anna Tellgren, conservatrice de la photographie au Moderna Museet de Stockholm, s'achèvera à Malmo. «*C'est important de la faire connaître aux jeunes générations*», insiste la commissaire. Pour l'heure, le catalogue, édité à 1500 exemplaires, est déjà en réimpression. Francesca Woodman ne laisse personne indifférent. Il y a les inconditionnels, ceux qui collectionnent les cartes postales et chérissent l'œuvre comme une perle baroque. Il y a ceux qui s'identifient et se voient au même âge, alors qu'ils étaient des adolescents incompris («*Moi aussi je faisais des autoportraits nue quand j'étais jeune et tout le monde me regardait bizarrement*», entend-on souffler dans l'exposi-

tion...). Il y a ceux, encore vierges du phénomène, qui la découvrent avec effarement, et tombent en arrêt, comme s'ils avaient rencontré le messie. Et il y a ceux qui doutent, soulèvent la narine et détournent le regard. Ceux-là ne sont ni transpercés par l'œuvre ni par la trajectoire rimbaldienne. Ils culpabilisent en secret et se taisent. Etrangement, on ne retrouve pas Francesca Woodman dans certains dictionnaires de photographie, comme celui de Nathalie Herschdorfer, où la jeune artiste a été finalement écartée pour motif de «*carrière-eclair*». Preuve peut-être qu'elle n'a pas la même importance pour tous.

Eviter les poncifs

Toujours est-il que sa fin tragique, devenue sous-titre accolé à son nom, pire qu'un slogan publicitaire, coupe la chique à toute entreprise de distanciation. Nombreux sont ceux qui ont tenté des relectures, des recontextualisations, des reconsidérations de peur que la biographie ne masque l'œuvre. Beaucoup ont cherché à la penser hors de sa mort, afin d'éviter les poncifs: étoile filante, météore sombre, comète fulgurante, héroïne sidérale, la métaphore astrale lui allant comme un gant...

Mais l'histoire est là et Francesca Woodman, toujours aussi jeune, aussi fraîche, ne ressuscitera pas. On voudrait tous décrasser le mythe et son storytelling. Chez les Woodman, l'art est une affaire de famille. Prenez la fille. Avant elle, il y a



George Woodman, le père, peintre, photographe et professeur qui met en couleurs les sculptures de la mère, Betty, céramiste. Puis il y a le grand frère, Charles, vidéaste. Et enfin Francesca, la petite dernière, née en 1958 à Denver, dans le Colorado. La famille habite entre Boulder (Colorado) et l'Italie où ils achètent une ferme près de Florence. Ils fréquentent des artistes, David Hockney est un ami. Richard Serra habite un temps chez eux, en Italie. Chez les Woodman, on ne regarde pas la télévision. Francesca lit *Jane Eyre* et Marcel Proust.

Premier autoportrait à 13 ans : elle détourne la tête. En 1975, elle intègre la Rhode Island School of Design, à Providence. Elle passe un an à Rome, en 1977, dans le cadre de ses études. Elle y fréquente la librairie Maldoror, vivier anarchiste, siège des éditions Black Sun qui l'exposent dans le sous-sol. Puis elle déménage à New York. Pendant toutes ces années d'école, elle réalise des autoportraits, photographie ses copines et des modèles, souvent dénudés, performances captées au format 6×6 en noir et blanc. Elle expose dans des lieux alternatifs. Vers 20 ans, elle fait un peu de photographie de mode et passe à la couleur. Puis elle se défenestre, le 19 janvier 1981, cinq jours avant le vernissage d'une exposition importante pour son père au Guggenheim et quelques jours après la publication de son premier livre. Elle laisse plus de 800 tirages, conservés aujourd'hui dans l'Estate of Francesca Woodman, tenu par ses parents.

Cinq ans plus tard, en 1986, elle entame une seconde vie. Deux fées de la critique d'art se penchent sur son linceul. Pour sa première exposition posthume, «Photographic Work», Rosalind Krauss et Abigail Solomon-Godeau signent les textes du catalogue à la couverture sobre. Intitulé *Just Like a Woman*, ce texte sonne comme un tube et la place dans le post-féminisme des années 80. C'est le top départ de sa mise en orbite. L'exposition voyage à travers les Etats-Unis.

Sarcophages

Nous fêtons les 30 ans, précisément, de cette exhumation. Que voit-on

sur ces photos? A la Fondation Henri-Cartier-Bresson, tout emballée de rose, aux murs et sur la couverture du catalogue, Francesca Woodman prend une tournure *girly*. Rappelons qu'à New York, elle avait un vélo rose. La pointe de gris touillée dans la couleur bonbon profile une ombre au tableau. Il y a, bien sûr, les photos connues, celles à Rhode Island, où elle joue à cache-cache avec des vitrines, sarcophages de verre à travers lesquels elle montre son corps de jeune fille et son visage, encore poupin, derrière le crâne d'un animal mort.

Il y a aussi la photo célèbre où, endormie parmi les bêtes empaillées dans une armoire naturaliste, elle manque de se faire dévorer par un raton laveur aux dents acérées. On la retrouve surtout dans son anachronisme déroutant, nattes sur la tête, chaussons chinois aux pieds,

attifée des robes à la Laura Ingalls (*la Petite Maison dans la prairie*). Elle a l'air débarquée d'une autre époque, façon lolita vintage, hippie victorienne égarée. Elle adorait les friperies et les brocantes, styliste et modèle de ses photographies.

Dans la série *House*, iconique, elle disparaît derrière les murs lépreux d'une maison abandonnée, jouant avec la décrépitude. Elle pourrait être néogothique XIX^e pour son exploration des thèmes de l'enfermement, de la folie, de l'hystérie féminine. Dans cette veine, on peut aussi la rapprocher du symbolisme avec ses autoportraits dans un cimetière. Rappelant *Orphée dénudé sur la tombe d'Eurydice* de Gustave Moreau, Francesca Woodman exalte le conflit érotique adolescent. Pulsions de vie et peur de la mort, coquillage romantique versus anguille luisante, qu'elle pose à côté d'elle dans une bassine.

Dans son premier livre, *Some Disordered Interior Geometries*, sous vitrine dans l'exposition, elle colle ses photos dans un manuel de mathématiques. «*Ces bricoles viennent de chez ma grand-mère, elles me font réfléchir à l'endroit où je pourrais bien me situer dans cette étrange géométrie du temps*», écrit-elle. Si Francesca Woodman cherche sa place, elle s'inscrit dans l'histoire quelque part entre Ralph Eugene Meatyard, pour le format carré et les masques, et Duane Michals, qu'elle



admirait, lui aussi jouant avec les anges. Tiens, l'ange, figure désuète pour ne pas dire ringarde, symboliste aussi. Elle s'amuse avec la créature invisible, cherche à la rendre visible, métaphore d'elle-même. La vulgate la voit se dissoudre dans ses images. Ne cherche-t-elle pas, au contraire, à exister, à s'imposer? Le format carré, pré-Instagram, accentue aujourd'hui ce sentiment. Il y a aussi cette photo formidable avec son corps parsemé de pinces à linge. Là, graphiquement sado-maso, elle prend vie. On la préfère ainsi, un peu punk, scotch sur les jambes, ou pop, quand elle associe peau de banane et poils sous les bras.

Elevée hors de la culture populaire et des médias de masse, elle s'inscrit dans une perspective classique, à l'écart de l'époque. Féministe? A la même période, Cindy Sherman dénonce les stéréotypes féminins véhiculés par la télévision et le cinéma, avec sa remarquable série *Untitled Films Stills* (1977). Même génération, même quartier, Sherman l'analyse sans l'avoir pour autant connue: «*Elle utilisait son corps de façon organique et non pour en faire un manifeste.*» Pardessus tout, la force de Francesca Woodman est le chemin qu'elle impose dans la galerie des glaces des figures féminines. La féminité est une identité qui se construit, particulièrement dans ces années-là, ressassant Simone de Beauvoir, «*on ne naît pas femme, on le devient*».

Percer, c'est exister

Et pour attraper ce corps céleste, on se surprend à faire la liste des artistes femmes à la mort violente (Sarah Kane, Sylvia Plath, Frida Kahlo, Diane Arbus, Ana Mendieta, Kate Barry...). Surtout, on pense à la Canadienne Alix Cleo Roubaud, femme de Jacques Roubaud, pratiquant l'autoportrait dénudé au même âge et morte à 30 ans. Ou à Ana Mendieta, aux Etats-Unis, ultrapuissante, compagne de Carl André, elle aussi défenestrée.

A la Fondation, rien de follement nouveau sur le mythe qui perdure. Dans une vidéo, l'artiste a écrit son nom sur un grand papier. Elle apparaîtrait nue dans le cadre en le déchirant. Pas de doute, là, elle crève l'écran. Percer, c'est exister. «*La perfection du suicide réside dans son ambiguïté*», entend-on dans le film *Hurlements en faveur de Sade* de Guy Debord. Francesca Woodman, esprit furtif, ne ressuscitera pas mais ne vieillira pas non plus. Dans la famille Woodman, ce n'est pas George et ses photos noir et blanc colorisées, ni Betty et ses incroyables céramiques peintes, ni Charles et ses vidéos qui viennent à l'esprit. C'est Francesca que l'on retient. Elle leur a volé la vedette. Et ils le lui rendent bien. ◀

FRANCESCA WOODMAN : ON BEING AN ANGEL

Du 11 mai au 31 juillet, Fondation Henri-Cartier-Bresson, 75014.

Rens. : 01 56 80 27 00

Catalogue *Devenir un ange*, éd. Xavier Barral, 232 pp., 35 €.



Untitled, 1977-1978. PHOTO COURTESY GEORGE AND BETTY WOODMAN



Untitled, Boulder, Colorado, 1976. PHOTO COURTESY GEORGE AND BETTY WOODMAN